Ce journal parait Somi-Hebdomadairement, le MARDI et te VENDREDI.

Lettres, Avis, Correspondance: etc., a Padresse du Redez-

## POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTERAIRES ET DE NOUVELLES

VOL. XV.

## Montreal, Mardi 9 Decembre 1851.

No. 21.

## D'un nouvel cerit de P. Leroux.

M. Pierre Leroux n'est pas un penseur di commun. Le socialisme n'en compte pas beaucoup de cette force. Il a du savoir et de la littérature. Dans le camp de la libre-pensée, nul n'a remué plus d'idées que lui, nul n'entend mieux les questions et ne les pose plus nettement. Il a été pour les philosophes bourgeois, en général, et en particulier pour M. Cousin, un rude adversaire. Ce qu'il y a compromis toutes les difficultes de la religion et de la politique, il l'a montré avec habileté et vignenr. Sa critique est vraie; elle aboutit comme la nôtre, et, à peu de chose pres, pour les mêmes raisons, à cette alternative

catholicisme on socialisme. Tant qu'il discute contre les hommes d'état du juste-milieu et les métapyysiziens de l'éclectisme, son érudition est saine, et sa logi que rarement en défaut. Mais aussitôt qu'il vents, attaquer au datholicisme, c'est tout au plus s'il renssit à tirer de sa science et de sa dialectique de quoi donner un tour sérieux à de puérites chicanes. Ce n'est pas qu'elles ne soient assez spécieuses pour le seduire luimême et pour satisfaire les esprits qui aiment à chercher la vérité du côté de l'erreur. Le préjugé, l'habitude et la passion aidant, le sophisme n'a presque plus rien à faire; le plus grossier suffit à mettre la conscience à l'aise, à lui faire jouer à ses propres yeux, sans qu'el le ait l'air de s'en douter, la comédie de la conviction et de la bonne foi. Cette maladie n'est pas aisée à guérir. Les fausses doctrines sont comme les fanx amis; pour qu'elles se détachent de l'esprit et l'abandonnent au sentiment de sa misère et de sa faiblesse, il fant que l'adversité les éprouve. S'il y a une ressource contre les illusions de l'orgneil, c'est ici la scale. Sous ce rapport, les temps où nous vivous sont merveilleusement propres à humilier et à corriger les ambitions de la pensée humaine. Une première fois, en 1848, la providence a pris tous les inventeurs, tous les spéculateurs, tous les praticions et tous les utopistes, et leur a dit: Voyons, explianezvous ensemble, et apprenez à la France et au monde ce que vous savez pour le bonheur des hommes. Chacun a parle librement. Dans la première tribune du pays, nous avons entendu les chefs de toutes les ceoles; nous avons vu le fond de leur sac. Interrogez-les les uns sur les antres, chacun juge ses rivaux comme l'opinion les juge tous : néaut et vanité. Il n'est pas impossible qu'une seconde question ne leur soit prochainement adressée, car qui oserait répondre que l'anarchie intellectuelle ne fera pas dans la vie sociale quelque sondaine et universelle explosion? Alors, c'est son propre compte que chaque conscience aura à règler. La providence dira alors: Mal-

tour : on va te demander ton âme. On nous nous trompons fort, on, solennelle épreuve, M. Pierre Leioux verra ses systèmes s'évanouir en sumée, et pensera de son exègèse socialiste ce que nous en pensons anjourd'hui nous mêmes. Il vient de la résumer et de la présenter sous une nouvelle forme, dans un dialogne placé, en manière d'introduction, en tête d'une édition illustrée des fables de P. Lachambaudie. Ce fabiliste n'est pas un versificateur sans mérite; à travers force galimathias humanitaire, on rencontre parsois de bons sentiments et des vers heureux. Il s'y trouve même des naïvetés qui ressemblent à d'as-ez mordantes épigrammes contre l'atopie démocratique et sociale. La quatrième suble, La Poule et les Cailloux, se termine par cette moralité:

heureux, que sais-tu? quelle est la certitude,

ta foi, ton pouvoir? cherche ton arche ou ta

De ce récit ne riez pas, lecteur ; Notre panvre planète, en pareils faits abonde. Souvent bien des penseurs, anssi sages que vous, Ont eru dans leur cerveau faire germer un monde, Et n'ont couvé que des cailloux.

Nous laissons là les fables pour ne nous occuper que de l'introduction, riche couvée de cailloux, s'il en fut jamais. Il en est un que depuis bien longtemps déjà couve M. Pierre Leronx, avec une prédifection et une constance que rien ne décourage. D'après lui, ni l'évangile n'est une œuvre originale, ni la révėlation qu'il renserme n'est distincte, au fond, des autres révélations que la nature a faites à l'humanité. Sur ce point, il ne se contente pas de dire, comme beaucoup de libres penseurs de notre connaissance, que la doctrine chrétienne est un résumé du platonisme; il remonte plus haut, du moins, à ce qu'il pense, et il s'imagine en avoir découvert la source dans la théologie brahmanique. Il est de l'opinion des exégètes, qui, sans allégaer ancune preuve digne de discussion, font sortir Jésus-Christ de la secte des esséniens. A cette conjecture à pen près gratuite, il en ajoute une autre qui vient de lui, c'est que les esséniens ont en commerce avec les sages de lui paruit tire presque mot pour mot, leur était

Qu'est-ce que l'Hitonpadesa ? C'est un livre d'apolognes indiens redigés en corps de doctrine, et dont il s'est répandu en Occident, de

ment de grands prêtres religieux qui ont fait | en dehors de laquelle serait entièrement frus puis sont venus les fabulistes proprement dits, traduisant " en fictions secondaires, en petites narrations, en petits dramos," la leçon de gone inspirés aun unciens par la nature.

Il existe deux traductions anglaises de 'Hitoupadesa, l'une de William Jones, l'autre de Wilkins. M. Pierre Leroux n'est pas d'accord avec ces deux savants sur l'identité de après avoir été toutesois l'élève des inspirés l'auteur. C'est un démêle dans lequel nous antérieurs ; les disciples ne l'auraient pas n'entrerons pas. Ce qui nous importe unique- compris, et ce serait M. Pierre Leroux qui ment, c'est la thèse principale de M. Pierre Leroux, et nous allous l'examiner.

Notons d'abord une différence essentielle entre la nouvelle école historique allemande [ et M. Pierre Leroux. A son interlocuteur, qui est de l'opinion de Dapnis et de Strauss, il répond que mer l'existence de Jesus, c'est renverser toute la certitude humaine.

"Il y a de l'existence de Jésus des monuments qui s'appellent Pierre, Paul, Jean et une soule d'autres; il vous saudrait révoquer en donte tous ces monuments. Si Jésus n'a pas existe, tout ce que saint Paul a écrit est apocryphe; car tonte la doctrine de saint Paul est fondée sur l'existence de Jésus."

Et plus bas : " La négation de l'existence de Jésus est la plus ridicale des absurdites. Le christianisme serait un effet sans cause ! Songez done que, suivan' les Actes, les juifs convertis à Antioche par saint Paul prenaient le nom de Chrétiens, moins de dix ans après la passion de Jésus; que, suivant ces mêmes actes, il n'y avait pas cinq ans que Jesus avait été condamné, quand la daignait faire, suffirait amplement, ce nous promesses. Voilà le spectacre vraiment adsaint Paul le professait dans la synagogue, en semble, pour tarir tout d'un coup toutes les mirable qu'offrit la Grande-Bretagne au sep-annonçant que les prédictions de l'Ecriture sources de la foi qu'il a en lui-même. Et s'il tième et au huitième siècle : et parmi les cirétaient accomplies.'

M. Pierre Leroux termine sa démonstration en disantqu'il faut croire à l'existence de Jésus on nier fonte l'histoire, " car il n'y a aucune tradition aussi concordante sur tons les points essentiels que celle qui se rapporte à cette existence." On ne saurait micux dire, et si M. Pierre Lereux était aussi judicieux et aussi sensé en philosophie qu'en histoire, il n'y a pas apparence que nous cussions à le réfuter.

Ce que le bon sens dit en histoire, il le dit aussi en matière de religion et de philosophie. ment juste de M. Pierre Leroux, les disciples de Notre Seigneur sont les monuments historegarder aussi comme les témoins de sa vie et les dépositaires de sa doctrine? Que pouvezobjection insoluble contre vous, que le silence vice auquel il ne leur est pas aise d'échap- stimulèrent le zèle des rois pour en acquérir absolu à cet égal du Nouveau Testament tout entier. Mais prenez garde : ses historiens authentiques vous disent qu'il n'avait étudié nulle part ; que depuis le retour d'Egypte, c'est-à-dire, des sa plus tendre enfance, il n'avait point quitté son village jusqu'à l'âge de trente ans ; que ses compatriotes, stupéfaits de ses prédications, l'appelaient faber, fabri filius, et s'ecrinient : Unde hic litteras scit, cum non didicerit. A côté de faits aussi catégoriques et aussi explicites, peut-on alléguer avec quelque ombre de vraisemblance que Jésus avait étuque celle de Dupnis et de Strauss.

Autre imagination de M. Pierre Leroux. Les disciples de Jesus n'ont point entendu Jésus, et ce n'est point la faute du maître, car il a parlé très clairement. On aurait donc grand | naire toujours découvert et toujours à décou- l'adoption de la discipline de saint Benoit, autort de l'accuser de plagiat ou d'imposture. Il vrir. n'a pas tenu à lui qu'il ne fût pris pour ce qu'il était, pour le prophète du dieu Amen, dejà annoncé par Isaïe, en opposition à Ioa, le dien de l'Ancien-Testament, lequel dien Amenn'est autre que l'Aum des pantheistes indiens. Si les apôtres avaient bien compris la valeur de cet Amen tant de fois repété par Notre-Scice qu'il fullait pour les mettre sur les traces de l'Inde et pour leur faire retrouver l'Hitoupadesa, c'est-à-dire la source où Jesus avait puisé les huit béatitudes, et le Pater noster, et- la

métempshycose. Ici le bon sens nous dit encore une chose que M. Pierre Leroux ferait bien d'écouter. Pour Dieu et pour les hommes, la vérité est une affaire de la dernière conséquence. La nature de Dien et la nature de l'homme, leurs rapports, la destinée humaine, la loi de la vie, voilà certes des questions capitales et sur lesquelles on ne peut errer sans être exposé aux plus graves inconvenients. De la part de Dieu, comme de la part des hommes, il y a donc ici l'Inde, et que l'Hitonpadesa, d'où l'évangile de grandes précautions à prendre, des conditions nécessaires à remplir. L'homme sense dit : Ma raison a des bornes ; elle est failuble ; la première vérité qu'elle me révèle, c'est chissrable. S'appayer sur une considération qu'il me faut être en garde contre elle, et que, de ce genre, en faire, comme M. Pierre Le- rivale fut fondée à York par l'archevêque

nam de fables de l'ilpai. Aux yeux de notre | Dieu même. Et Dieu dit de son côté : " Voici ! philosophe, les fabulistes primitifs sont des mon fils bien aimé... écontez-le." L'Eglise, mythes. Suivant lai, ni Pilpaï, ni Lokman, ni | telle que Jesus Christ l'a instituée, est cette Esope n'out existi. "Il y a en primordiale grande précaution, cette condition nécessaire parler la nature en apologues" aphoristiques, trée l'idée la plus raisonnable que l'homme pnisse avoir de ses besoins essentiels et de l'infinie bonté de Celni qui y 2 pourvu.

Tout cela cependant seruit fanx. Jesus-Christ serait le fils de Dien de la même façon que tous les hommes en général, et M. Pierre en le privilège d'une inspiration plus haute, chain article. viendrait, deux mille après la mort de Jésus, accuser d'inintelligence et d'erreur ses apôtres et son Eglise, et nous expliquer au vrai sa doctrine! Admettons pour un instant cette absurde autant qu'invraisemblable hypothèse : Supposons que M. Pierre Leroux ait raison. S'il avait raison il serait impossible à unhomme de hou seus de le croire, car cet homme ne religion chrétie ne, dont l'œnvre par excelmanquernit pas de se dire : Que vent ce discoureur? Me pronver d'abord que ceux qui de les élever au-dessus des tentations que craignent le plus de se tromper, et qui prennent parce motif l'Eglise pour guide,ne voyant rien sur la terre où soit réalisé, avec une plus parfaite rigueur, l'idéal des précautions et des voir les pauvres et les humbles chercher dans conditions qu'exige la connaissance certaine l'Eglise et y trouver les moyens de monter de la vérité, se trompenteependant; me prou- au premier rang et de se donner les satisfacver ensuite que le moyen pour eux de ne se tions matérielles que procure la fortune; c'est point tromper, c'est de se moquer de toute de leur apprendre à s'en passer ; c'est de voir précaution et de toute condition, en écoutant les hommes qui possèdent tout ce que le terre sur les questions capitales que vous savez les peut offrir, mé priser ces biens, renoncer aux révélations d'un particulier en qui rien de jouissances des sens, aux dignités, au sceptre surhumain n'a jusqu'à cette heure apparu. même, et saire ainsi à Dieu le complet sacri-Cette simple reflexion, si M. Pierre Leroux fice d'eux-mêmes, dans l'attente de ses sources de la soi qu'il a en lui-même. Et s'il tième et au huitième siècle ; et parmi les cirvoulait examiner à cette lumière les sutifités constances qui contribuèrent à ce résultat, plus ou moins ingénieuses, plus ou moins érudites auxquelles son esprit s'aheurte, il verrait facilement qu'il n'y a pas là de quoi l'empê-cher une seconde d'obeir à la voix qui crie aux

ensants des hommes : Soyez chrétiens. Entrons dans le détail de ses plus séduisan-

M. Pierre Leroux ne croit pas à une révélation extérieure et positive. Il pense que la nature enseigne la vérité à l'homme sous le voile du symbole et de l'allégorie, pendant que, Si, pour nous servir de l'expression parfaite- de son côte, l'esprit la saisit dans l'abstraction metaphysique. Ce sont là les deux aspects de la vie dans la conscience humaine : l'idée riques de son existence, ne les faut-il pas pure et le symbole. Est-ce le symbole qui reveille l'idée ? Est-ce l'idée qui interroge et interprete le symbole? Ni M. Pierre Leroux, vous affirmer ou nier là dessus en dehors de ce ni aucun de ceux qui, sous les termes de sub- des fleuves de science dont ils arrosaient l'es-

Voilà, dirons-nous seulement, une plaisante façon de concevoir l'éducation de l'homme. se passaient de la sorte, l'expérience nous le le reconnaîtraient facilement et vite, où du moins s'en laisseraient aisément persuader. tin bâtit, près de Tours, le célèbre monastère Loin de la ; cette vérité des vérités, sur la- de Rarmoutiers, qui, avec coux de Saint-Vicdie la théologie brahmanique sons la discipline quelle il devrait y avoir un accord universel, tor et de Lerins, fondes dans le siècle suie-sénienne? Cette histoire ne vant pas mieux est le patrimoine de quelques songes-creux vant sur les bords de la Méditerranée, servit qui ne s'entendent ni entre eux ni avec eux- de modèle à la plupart des abbayes de l'Eumêmes, pas plus sur les tenants que sur les rope occidentale. La colonisation religieuse aboutissants, pas plus sur les limites que sur la reçut, au sixième siècle, une organisation latitude et la longitude de ce monde imagi- nouvelle et une grande force expansive par

tant de formes réfutée.

volonté humaine, qu'on le compare à la pure lumière dont le catholicisme inonde les cons- le génie et le besoin des peuples de l'Occiciences attentives: l'homme a besoin d'un en- dent. Les monastères, d'après elle, devaient seignement divin; cet enseignement a été être construits de telle sorte que tous les médonné par Jesus-Christ, fils de Dieu, Dieu tiers pussent être exerces dans l'intérieur. lui-même; cet enseignement est dans l'Evan- Le moine benédictin était tour-à tour un religueur : Amen, amen dico vobis, il y avait là tout gile, que l'Eglise, assistée de l'Esprit-Saint, gieux, un laboureur, un artisan, un lettré : i garde et interprète souverainement.

L'Eglise n'y entend rien, dit M. Pierre Leroux; ses interprétations sont des contre-sens. ces. La règle bénédictine fut rapidement L'Evangile, moi, je le comprends. Celui dont adoptée dans une multitude de maisons moil a si imparsaitement résumé la doctrine était nastiques, qui dezinrent ainsi de grands censocialiste et panthéiste comme moi. La chose tres agricoles, industriels et littéraires, et aux est évidente. L'Evangile est une contresaçon maniseste de l'Hitoupadesa, où se trouvent, tels que je les professe, le panthéisme et le socialisme humanitaire.

Y anrait-il entre l'Evangile et l'Hitoupadesa une parenté aussi étroite qu'on la suppose, resterait à éclaireir une foule de questions préliminaires. Indiquons-en une seule. Pouvez. montrer l'autorité? Vous ne le pouvez pas.

moinslibres, plus ou moins défigurées, sous le dois fier qu'à l'enseignement et à la parole de dans ses conséquences, c'est proprement ré- le grand prélat, l'archevêque Albert, v enseisondre obscurum per obscurius. On accorderait | gnait l'hébren, le latin et le grec. On y prodonc an philosophe la ressemblance alleguée fessait toutes les sciences et tous les arts connus par lui, qu'il n'aurait à répondre rien de soli- alors, et dont le savant Adhelm nous a donné de ni de concluant à ceux qui lui diraient : la nomenclature dans un de ses poèmes. Les De l'Evangile et de l'Hitoupadesa, qui est monastères de Malmeshury, de Lindisfarme, l'antécédent, qui est le consequent ! D'où sa- de Melrose, de Withy et une multitude d'auvez-vous que s'il y a ici une imitation, ce n'est point à l'auteur de l'Hitonpadesa qu'il la faut imputer? Mais nous ne voulous pas écarter sa thèse par la question préalable; nous ne demandons pas mieux, au contraire, que Leroux en particulier. Seulement, il aurait de la discuter, ce que nous serons dans un pro-

Roux-Lavengne.

Le Christianisme en Angleterre au 7e siecle. Des écrivains célèbres de noi jours ont

beaucoup vanté l'Eglise, surtout comme ayant ouvert aux esclaves et aux pauvres, à l'aide de la science et du talent, un necès unx privilèges des classes libres et opulentes; mais tel n'est point le but le plus élevé de la lence est d'agir sur les ames, de les changer donnent la grandeur et les richesses. Le sirne infaillible de sa puissance, le triomphe de la foi au sein d'un peuple n'est nullement d'y aucune n'est plus digne d'attention que la supériorité morale des missionnaires et des évêques qui convertirent le peuple de cette contrée. Quelques-uns furent des hommes aussi éminents dans la science que dans la piete et les pontifes romains s'honorèreut en les choisissant. Le prêtre illustre qui donna aux idées l'impulsion la plus forte et la plus salutaire, dans la Bretagne anglo-saxonne, fut l'archevêque Théodore. Il fut puissamment seconde dans ses efforts pour la civilisation et par l'abbé Adrien, qui l'avait accompagné chez les Anglo-Saxons. Bède nous les représente comme également versés l'un et antre dans les lettres sacrées et profancs. 'Il s'echappait de leurs lèvres, dit-il, comme

dans son fond une doctrine tant de fois et sous nombreuses écoles. fut puissamment secondée par l'institut moteur d'une révolution véritable dans l'institut Ce rêve de l'incrédulité et de la mauvaise monastique. La règle qu'il donna aux établissements religioux était on harmonie avec passait de l'église à l'atclier, et de la culture des champs à l'étude des lettres et des scienquels l'Europe dut en grande partie le désrichement de ses forêts et la culture de son sol.

Ces résultats ne furent nulle part plus remarquables que dans la Bretagne anglo-saxonne, au septième et au huitième siècle. Des écoles célèbres y furent ouvertes sous la direction des hommes éclaires et pieux qui eccupaient alors le premier rang dans l'épiscovous fixer la date de l'Hitoupadesa et en de- pat ou dans les sciences. Celle de Kent ou de Cantorbery acquit rapidement un grand La chronologie de l'Inde plus encore que celle renom. Le primat Théodore y enseignait de l'Egypte est une emgme à peu près inde- lui-même les lettres anciennes, la grammaire. la poésie et les mathématiques. Une école

tres devinrent autant d'écoles où les Anglo-Saxons se livrérent an travail avec une ardeur incomparable. "Et les études y fleurirent, a dit de nos jours un éminent historien, au point que l'île de Bretagne devint, su huntième siècle, un centre littéraire aussi important que l'Italie même." Bède nons apprend que beaucoup de ceux qui sortaient de ces écoles, très frequentées de son temps, parlaient le grec et le latin comme leur propre langue. Les manuscrits étaient rares, et il fallait y suppléer par la mémoire, dont les efforts étaient vraiment prodigieux. C'est en latin que furent composés la plupart des poèmes de cette époque : les laïques mêmes en firent leur étude et leur lecture habituelle, et, du temps de Malmesbury, au douzième siècle, le recueil de chants latins d'Adhelm, évêque du Sherburn, qui mourut en 709, était encore dans les souvenirs populaires.

Cette ardeur des Anglo-Saxons pour les lettres et les sciences était partagée par les femmes; plusieurs d'entre elles co respondaient en latin ; nous avons encore des fragments de leurs lettres; c'est pour ell s que le célèbre Adhelm écrivit son poème latin de Laude virginitatis; et il nous a conservé les noms de quelques unes de celles à qui il l'adressa. Nous voyons enfin, dans la correspondance de Saint Boriface, l'apôtre de la Germanie, que l'abbesse Eadburge, son élève, lui envoyait sonvent des livres latins écrits par elle on par ses amies pour les Germains nouvellement convertisan christianisme. Uno autre semme, nommée Léoligète, en adressant à Boniface des vers latins de sa composition et qui nous ont été conservés, lui écrit qu'elle a été initiée à l'art des vers par Eadburge : toute cette correspondance, die un savant critique, n'est pas moins remarquable par l'élevation des pensées que par la délicatesse des sentiments.

Les lettres et les sciences n'étaient pas alors l'objet d'un culte intéressé, on un vulgaire stimulant pour l'ambition; on les cultivait pour elles mêmes ; elles offraient un puissant auxiliaire à la religion pour adoucir les âmes, et elles ouvraient à des cœurs simples et rour l'instruction du peuple confié à ses soins primitifs autant de sources de pures et nouvelles jouissances. Les rois saxons comprirent tout le secours qu'ils en pourraient virer dans un but civilisateur et ils se montrèrent euxmêmes sensibles à leurs charmes. Le roi Sigebert ouvrit dans l'Est-Anglie une école fameuse, le roi Oswald instruisait lui-même ses qu'ils nous ont transmis ? Vous le faites cepen- jectif et d'objectif, expriment la même pensée, prit de leurs auditeurs ; et Malmesbury leur officiers, le northumbre Alfred attirait dans sa dant. Jesus, selon vous, était un essenien ; il n'ont rien dit là dessus de net et de précis. rend le même témoignage. Théodore et cour et récompensait les savants étrangers ; avait recu dans cette secte l'initiation de l'an- Cette difficulté n'est pas mince, pourtant. Il y Adrien apporterent avec eux en Angleterre Ceolwulf, roi de Northumbrie, professait une tique théologie de l'Inde. Ce serait déjà une a là dans les explications des panthéistes un un grand nombre de livres grees et latins, ils grande admiration pour Bêde et l'engageait à ecrire son Histoire erclésiastique; Ina, Offa et per. Mais nons ne voulons pas attaquer ici d'autres, et fondèrent dans les monastères de benneoup de princes leurs contemporains on leurs successeurs rivalisèrent avec les éveques Cette heureure impulsion donnée à la en efforts et en soins pour répandre, avec le piété des psuples comme à leur intelligence. goût des leures et des sciences, les movens de le satisfaire. C'est ainsi que la Bretagne an-Les faits ne nous paraissent guère se prèter à nastique, dans lequel on a vu nvec raison le glo saxonne se convrit. dans le septième et le ce divertissement philosophique. Si les choses plus merveilleux instrument des conquêtes huitreme siècle, de monastères célèbes où les du christianisme. Etabli d'abord en Orient, hommes et les femmes menaient la plupart et dirait apparemment. La plupart des hommes il s'était répandu dans l'Asie-Mineure, dans en grand nombre que vie édifiante et paisible l'Italie, et de là dans la Gaule, où saint Mar | à l'abri des orages du siècle. Ils y vaquaient, selon l'esprit de la règle de saint Benoît, aux travaux des champs, aux métiers utiles et à l'erseignement de la jounesse, ainsi qu'à l'éunde des lettres et des sciences, cultivant la musique, composant des livres ou multipliant leurs copies et mettant en œuvre tont ce que les procédés encure simples et grossiers des arts pouvaient fournir pour rendre les manuscrits, dépôts précieux des connaissances sacrées et profanes, plus dignes de l'attention et de la recherche des hommes. Leurs fréquents rapports avec Rome farent utiles à leurs progrès naissants dans les arts de la musique, de la peinture et de l'architecture, et de cette époque date parmi eux l'emploi du verre et de la pierre dans la construction des édifices. L'usage en fut interdit par le fondateur du monastère de Weremouth, l'abbé Benédict, qui ramena de Rome avec îni des onvriers habiles à travailler le verre, et des architectes: il en rapporta aussi de nombreux manuscrits et mit ım zele ardent et pieux à implanter dans la Bretagne les arts de l'Italie; c'est de Rome que les Anglo Saxons tirèrent ainsi la plupart do leurs connaissances. La ville éternelle leur apparaissait comme le foyer sacré de la religion, de l'art, de la littérature et de la science; ils s'inspiraient d'elle, ils tournaient toutes leurs pensées vers l'antique métropole du monde chrétien, ils aspiraient avec ardeur à la contempler de leurs yeux, à y vivre et à laisser leurs dépouilles dans un sol consucré par le sang des martyrs et par les bénédictions du père commun des fidèles.

Tont consourut donc, à cette époque, à développer chez les Anglo-Saxons des germes léconds dans la foi, dans les lettres et dans la science, et parmi les hommes qui ont contripour savoir avec certitude ce qui importe à roux, l'argument principal d'une conjecture Egbert et enrichie d'une bibliothèque très- bué à l'illustror par des écrits qui nous sont temps immémorial, des imitations plus ou l'accomplissement de ma destinée, je ne m'en non moins hasardée en elle-même que grave considérable pour l'époque. Le successeur de parvenue, trois surtout exercèrent une grande